

Vers funèbres (5 sonnets).

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 5 révisée et augmentée le 24/07/26.

XIV^e siècle
[1545, 1470]

PÉTRARQUE

1) *Lasciato ài, Morte...*
1539

MAROT

2) *Mort, sans soleil...*
1547

PELETIER

3) *Las beau visage...*
1574

D'AUBIGNÉ

4) *Quand Jodelle arriva...*
1577

DU PRÉ

5) *Quand je viens de la ville...*

XIV^e siècle [1545, 1470]

PÉTRARQUE (Francesco PETRARCA), *Il Petrarca*, Lyon, Jean de Tournes, 1545, « in morte di Madonna Laura », sonnet LXVII, p. 276 [*Canz.*, 338].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10568287/f284>>

1545

*Lasciato hai, Morte, senza Sole il Mondo
Oscuro, e freddo, Amor cieco, et inerme,
Leggiadria ignuda, le bellezze inferme,
Me sconsolato, et a me grave pondo,
Cortesìa in bando et honestate in fondo :
Dogliomi sol, ne sol hò da dolerme :
Che suelt'hai di virtute il chiaro germe,
Spento il primo valor, qual fia il secondo ?
Pianger l'aer, e la terra, e'l Mar devrebbe,
L'human legnaggio, che senz'ella è quasi
Senza fior prato, o senza gemma anello.
Non la conobbe il Mondo, mentre l'hebbe :
Conobbil'io, ch'a pianger qui rimasi,
E'l Ciel, che del mio pianto hor si fa bello..*

PÉTRARQUE (Francesco PETRARCA), *Rime di Francesco Petrarca*, Venise, Vindelinus de Spira, 1470, f^o 121r^ov^o [*Canz.*, 338].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70418k/f257>>

1470

Lasciato ai morte senza sole el mondo
oscuero et freddo amor cieco et inherme
leggiadria ignuda le bellezze inferme
me sconsolato et ame graue pondo
cortesìa inbando et honestate infondo
doggliomio sol ne sol da dolerme
che sueltai di uertute il chiaro germe
spento il primo ualor qual fia il secundo
P ianger laer & laterra el mar deurebbe
lumano legnaggio che senzella e quasi
senza fior prato o senza gemma anello
non la conobbe elmondo mentre lebbe
conobbilio cha pianger qui rimasi
el ciel che del mio pianto hor si fa bello

1539 ?

MAROT, Clément, *Six Sonnets de Pétrarque sur la mort de sa dame Laure*, Paris, Gilles Corozet, 1539 ?, sonnet 4, f° 3r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k319556v/f11>>

Texte modernisé

Mort, sans soleil tu as laissé le monde,
Froid et obscur : sans arc l'aveugle archer :
Grâces, beautés prêtes à trébucher,
Moi désolé en angoisse profonde.
Bas et bannis sont honneur et faconde,
Seul fâché suis, seul n'ai à me fâcher,
Car de vertu fis la plante arracher,
C'est la première, où prendrons la seconde ?
Plaindre devraient l'air, la mer, et la terre,
Le genre humain : qui comme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs :
Le monde l'eut sans la connaître à l'heure,
Je la connus, qui maintenant la pleure :
Si fit le ciel qui s'orne de mes pleurs.

Texte original

*Mort, sans soleil tu as laisse le monde,
Froid & obscur: sans arc l'aveugle archer :
Graces, beaultez prestes a tresbucher,
Moy desole en angoisse profunde.
Bas & bannis sont honneur & facunde,
Seul fasche suis, seul nay a me fascher,
Car de uertu feiz la plante arracher,
C'est la premiere, ou prendrons la seconde?
Plaindre deuroient l'air, la mer, et la terre,
Le genre humain: qui comme anneau sans pierre
Est demeure, ou comme ung pre sans fleurs:
Le monde l'eut sans la cognoistre a lheure
Ie la cogneuz, qui maintenant la pleure:
Sy fait le ciel qui s'orne de mes pleurs.*

PELETIER, Jacques, *Les Œuvres poétiques*, Paris, M. de Vascosan et G. Corrozet, 1547, *Douze Sonnets de Pétrarque*, sonnet 8, f° 57v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8560205/f118>>

Texte modernisé

Las beau visage, hélas yeux au doux trait,
 Las gentil port divin, las facond dire,
 Qui rendait humble un cœur rude et plein d'ire,
 Et le plus lourd, gaillard par son attrait :
 Las plaisant ris, duquel partait le Trait,
 Dont plus, ô Mort, à nul bien je n'aspire :
 Esprit royal, et bien digne d'empire,
 Si tard vers nous ne te fusses retrait.
 Par vous convient qu'arde et respire en vous,
 Qui fus tant vôtre : et de vous départi
 Tout autre mal moins que cela m'affole.
 Plein me faisiez d'espoir et désirs doux,
 Lorsque du vif plaisir je me partis :
 Mais quoi ? le vent emportait la parole.

Texte original

*Las beau uisagé, hélas yeux au doux trait,
 Las gentil port diuin, las facond dire,
 Qui rendoit humblé un cueur rudé & plein d'ire,
 Et le plus lourd, gaillard par son attrait:
 Las plaisant ris, duquel partoit le Trait,
 Dont plus, o Mort, a nul bien ie n'aspire:
 Esprit royal, & bien digne d'empire,
 Si tard uers nous ne te fusses retrait.
 Par uous conuient qu'ardé & respiré en uous,
 Qui fu tant uostré: & de uous departi
 Tout autre mal moins que cela m'affolle.
 Plein me faisiez d'espoir & desirs doux,
 Lors que du uif plaisir ie me parti:
 Mais quoyé le uent emportoit la parolle.*

D'AUBIGNÉ, Agrippa, *Vers funèbres sur la mort d'Étienne Jodelle*, Paris, Lucas Breyer, 1574, Sonnet, f° A4v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3244237/f12>>

Texte modernisé

Quand Jodelle arriva soufflant encor sa peine,
Le front plein de sueur des restes de la mort,
Quand dis-je il eut atteint l'Achérontide bord
Attendant le bateau il reprit son haleine.

Il trouva l'Achéron plus plaisant que la Seine,
L'enfer plus que Paris : aussi l'air de ce port
Quoiqu'il fût plus obscur ne lui puait si fort
Que lui faisait ça haut une vie incertaine.

Le passager le prend au creux de son bateau
Et Jodelle étonné disait en passant l'eau :
Pourrai-je me noyer qu'encore un coup je meure
Pour profiter autant à mon second trépas
Que j'ai fait au premier : mais il ne pouvait pas
Augmenter son bonheur pour changer de demeure.

Texte original

Quand Iodelle arriua soufflant encor sa peine,
Le front plein de sueur des restes de la mort,
Quand dis-ie il eut attain Lacherontide bord
Attendant le bateau il reprint son haleine.

Il trouua Lacheron plus plaisant que la Seine,
L'enfer plus que Paris: aussi l'air de ce port
Quoy qu'il fust plus obscur ne luy puoit si fort
Que luy faisoit ça haut vne vie incertaine.

Le passager le prend au creux de son bateau
Et Iodelle estonné disoit en passant l'eau.
Pourroy-ie me noyer qu'encor vn coup ie meure
Pour proffiter autant à mon second trespas
Que i'ay fait au premier: mais il ne pouuoit pas
Augmenter son bon heur pour changer de demeure.

DU PRÉ, Christofle, *Les Larmes funèbres*, Paris, Mamert Patisson, 1572, sonnet 24, f° 7r°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718105/f21>>

Texte modernisé

Quand je viens de la ville, et que seul je me vois
 Dans la veuve maison, qui me pleure et lamente,
 Nous pleurons à l'envi : puis au lieu de l'absente,
 Nous plaignons notre mal les murailles et moi.
 Désolé jusqu'au bout et rongé d'un émoi,
 À mes yeux éplorés tout ce qui se présente
 Pour mon cœur martyré, c'est une Hydre nuisante,
 Dont les chefs renaissants me consomment d'effroi.
 Mais quand je viens pensif, pour entrer en ma chambre,
 C'est lors que je n'ai nerf, veine, muscle, ni membre,
 Qui ne craque du mal qu'on ne peut secourir.
 Aussi dis-je, exhalant d'une chaude fournaise
 Les flammes de mon deuil, ô Seigneur qu'il vous plaise
 Ou m'ôter la mémoire, ou me faire mourir !

Texte original

*Quand ie viens de la ville, & que seul ie me voy
 Dans la veufue maizon, qui me pleure & lamente,
 Nous pleurons à l'enui: puis au lieu de l'absente,
 Nous plaignons nostre mal les murailles & moy.
 Dezolé iusqu'au bout & rongé d'vn esmoy,
 A mes yeux explorez tout ce qui se presente
 Pour mon cueur martyré, c'est vne Hydre nuizante,
 Dont les chefs renaissans me consomment d'effroy.
 Mais quand ie viens pensif, pour entrer en ma chambre,
 C'est lors que ie n'ay nerf, veine, muscle, ni membre,
 Qui ne craque du mal qu'on ne peult secourir.
 Aussi dy-ie, exalant d'vne chaude fournaize
 Les flammes de mon dueil, O Seigneur qu'il vous plaize
 Ou m'oster la memoire, ou me faire mourir !*